

Revue de recherches et d'expressions anarchistes, REFRACTIONS s'intéresse en règle générale plutôt aux grands concepts de la philosophie politique : l'Etat, le pouvoir, la liberté, l'autonomie, le fédéralisme, la violence, la Révolution...

Et à propos de révolution justement, celle-ci ne commence pas t-elle déjà à s'envisager au quotidien, en s'intéressant plus spécifiquement à ce qui est dans notre assiette, la nourriture étant tout de même le moteur essentiel qui nous permet de nous maintenir en vie !

C'est la raison pour laquelle nous nous sommes penchés dans ce numéro 47 de REFRACTIONS sur l'alimentation avec ce jeu de mots : la Faim - et non la fin - et les moyens.

D'après l'Atlas de l'alimentation, dont la recension ouvre la rubrique « les livres, les revues » de ce numéro : « Se nourrir est un acte qui a pris de multiples dimensions et qui a de multiples signifiants. Nutritionnelles, hédonistes, politiques, biologiques, agronomiques, juridiques, financières, sacrées, etc., toutes ces fonctions attachées aux aliments se mêlent pour donner un entrelacs de signaux différents selon l'humeur, les moyens et l'éco-système social du mangeur .»

L'alimentation comme un des ressorts de l'émancipation sociale traverse le milieu anarchistes depuis bien longtemps et a été très en vogue au sein du courant individualiste, comme la colonie libertaire d'Aiglemont dans les Ardennes entre 1903 et 1909.

La commission de ce numéro a envisagé ce thème « à la manière d'une boule à facettes qui renverrait en tous sens les éclats des projecteurs pointés sur lui. Elle a donc tenté, pour rendre compte des enjeux, des mécanismes, des capacités d'actions, d'adopter une forme kaléidoscopique concernant les différentes approches du thème : point de vue anthropologico-philosophique, critique des modes actuels de production et de consommation, dimension historique des colonies libertaires, problématiques militantes, pratiques sociales.

Je vais donc revenir plus particulièrement sur deux des articles du numéro : l'interview de Xavier Moulhianne, éleveur et militant, qui nous éclaire sur les conditions de la production alimentaire aujourd'hui, illustrant malheureusement une dépossession des producteurs comme des consommateurs par l'ennemi intime des anarchistes, l'État dont la puissance est décuplée par le modèle industriel. Et Erwan Sommerer, membre du collectif de rédaction de la revue et maître de conférences en sciences politiques, revient, lui, de façon radicale sur le débat récurrent sur l'abstinence vis à vis de l'alcool.

Je laisserai ensuite la parole à l'une des autrices de ce numéro, notre amie Isabelle Felici, qui évoquera ces cuisines du peuple en Italie et la manière dont elles ont été transportées dans les situations d'exil, avec l'expérience de la colonie anarchiste italienne « la Cecilia » au Brésil au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Elle évoquera également la recension qu'elle a faite de l'ouvrage de Giuseppe Aiello qui vient de paraître aux éditions de l'Atelier de Création Libertaire, « Le pouvoir du sucre ou la mort programmée ».

Et je vous engage à découvrir la recette du Pouding Salvator par le grand nom de la cuisine française, Joseph Favre, également militant en Suisse de la section de Vevey de la Fédération Jurassienne, qui figure dans son monumental Dictionnaire Universel de cuisine pratique en 4 volumes, Pouding Salvator qu'il a inventé au cours de l'hiver 1875 à Lugano, dans le Tessin suisse, lors d'une agape réunissant, excusez du peu, les communalards exilés Benoît Malon et Arthur Arnould, Jules Guesde alors proche de la Fédération Jurassienne, et trois des principales figures du mouvement anarchiste, Errico Malatesta, Elisée Reclus et Michel Bakounine : une véritable rencontre au sommet !

Outre le dossier principal d'une centaine de pages, ce numéro comporte une importante rubrique « livres et revues » consacrée à la fois au thème du numéro, comme la recension qu'évoquera Isabelle, mais pas que puisque vous y trouverez également ma recension de l'ouvrage de Chris Ealham « Les anarchistes dans la ville. Révolution et contre-révolution à Barcelone » qui a fait l'objet d'une précédente causerie au CAD.

« Histoire d'une dépossession » est une discussion avec Xavier Noulhianne, auteur de « Le ménage des champs, chronique d'un éleveur du XXI^e S. » qui documente à partir de sa propre expérience les conditions de la production alimentaire aujourd'hui. Il décrit un système, à proprement parler totalitaire, car selon sa formule « il n'y a qu'un seul éleveur en France, l'Etat ». Installé avec sa compagne dans un petit coin du Lot et Garonne, il fonctionne en BIO, produisant des fromages avec 60 chèvres et 40 brebis sur 16 hectares d'herbe, unique mode d'alimentation.

Ce qu'il a constaté c'est à quel point les méthodes industrielles ont déjà si profondément pénétré les pratiques, même en bio, et réalise à quel point tous les aspects de son métier, même les plus anodins, étaient dorénavant gérés, réglementés et contrôlés par l'Administration. L'agriculture est entrée dans l'ère industrielle avec l'arrivée au pouvoir de De Gaulle en 1958, qui met en branle le Plan de l'économiste Jacques Rueff, l'année suivante, lequel tirant les échecs de la crise capitaliste de 1929 et afin d'éviter les dérives des « capitaines d'industrie » va demander à l'État à la fois de produire les cadres réglementaires dans lesquels l'économie libérale peut s'épanouir, mais également se charger de la « fabrique du consentement » à ce modèle. L'agriculture va avoir le rôle de consommateur de produits industriels, et de producteur de matières premières pour l'agro-alimentaire.

Désormais c'est la norme qui devient l'outil technique permettant d'harmoniser un marché. Ainsi une norme environnementale n'a pas pour objectif d'apporter l'écologie dans un marché, mais va permettre de gérer un marché avec des arguments environnementaux. Au fur et à mesure du temps, c'est la norme qui prend la place de l'expérience dans le processus de décision.

Noulhianne se livre ensuite à une analyse intéressante de la lutte contre les OGM pour déboucher sur une critique des actions des « Faucheurs Volontaires » qui en surprendra certains !

Pour lui, « on peut prétendre être en lutte contre l'agriculture industrielle sans pour autant dénoncer les outils qui la mettent en mouvement. La lutte contre les OGM est assez emblématique de ce point de vue. Il suffit de lire les communiqués écrits par les collectifs anonymes qui menaient des actions de sabotage lors des deux premières campagnes anti-OGM de 1998 à 2008 ou de se plonger dans les ouvrages de René Riesel à la même époque, « Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée et la dégradation des espèces », « Déclarations sur l'agriculture transgénique et ceux qui prétendent s'y opposer », et « Du progrès dans la domestication », tous publiés aux éditions de l'Encyclopédie des Nuisances.

On constate à quel point il est possible d'articuler une critique politique de la société industrielle à partir de ce qu'elle produit sur le monde agricole. Donc de s'appuyer sur la dimension politique de ce que subit le monde agricole depuis le lendemain de la seconde guerre mondiale, pour faire une critique plus globale de la société industrielle. Ce fut à cette occasion pour la première fois dans l'histoire de l'agriculture française qu'une analyse anti-industrielle était articulée depuis le coeur même du monde agricole qui jusque-là s'était contenté de réclamer une meilleure place pour les siens dans cette « grande transformation ».

Mais cette vision fit long feu puisque dès 2002 les « Faucheurs Volontaires » se proposèrent de poursuivre le combat anti-OGM en utilisant la traçabilité comme un outil, et de réclamer le traçage des aliments contenant des OGM, coupant ainsi toute velléité de critiquer l'outil lui-même qui devenait du coup inoffensif. Pire ! Qui devenait bénéfique. Car dorénavant, pour tout ce petit monde, il y aurait la « méchante » traçabilité qui veut mettre une puce à une brebis, et la « gentille » traçabilité qui nous protégerait de l'industrie.

En fait, ce sont les deux faces d'un même comprimé idéologique... quand on l'avale, on avale les deux faces. En vidant la traçabilité de sa dimension politique, la question des OGM devenait une question de santé publique : « Est-ce que c'est bon pour le consommateur ? ». Par ce biais, les OGM eux-mêmes ne seront envisagés que comme des marchandises, alors que cette lutte avait réussi à poser des questions sur la nature d'une société qui prétendait devoir passer par une telle prothèse technologique pour nourrir la planète. »
Et toc !

Passons maintenant à « La prohibition décrétée à soi-même. Les mythes du bon vin et de l'hédonisme révolutionnaire. Alcool, autorité, autonomie » d'Erwan Sommerer.

En décembre 1907 dans son journal « l'Anarchie », Albert Libertad, chantre de l'anarchisme individualiste, publie un texte intitulé « La Liberté » dans lequel il décrit ce qui distingue à ces yeux le libertaire de l'anarchiste : le premier se déclare libre alors qu'il est esclave, tandis que le second lutte pour conquérir sa liberté, qui n'est pas un dû mais un horizon à atteindre. Plus précisément, le premier refuse toute limite à sa liberté immédiate et réclame le droit d'assouvir tous ses désirs. Il croit être libre alors même qu'il ne fait que se soumettre à des déterminismes, et se complaît dans un état de dépendance.

Même si l'on peut discuter les différences sémantiques pour Libertad entre libertaire et anarchiste, dans son optique, l'anarchiste, contrairement au libertaire, sait différencier une pseudo-liberté qui n'est que le masque de l'abdication individuelle face à la dépendance, donc face à une tyrannie contre laquelle on renonce à lutter, et la véritable liberté de celui qui traite les déterminismes et les addictions comme des ennemis sur lesquels exercer son autorité, prenant l'exemple de l'état d'ébriété des consommateurs d'alcool.

L'auteur cite également l'article « Alcoolisme » de l'Encyclopédie Anarchiste de Sébastien Faure, lequel constitue tout autant une charge violente contre la consommation d'alcool qu'un plaidoyer pour la capacité d'auto-législation des individus, seule source de liberté. On ne s'émancipe que par l'autonomie, donc par la volonté pleinement assumée d'être son propre législateur.

Mais bien qu'on connaisse les effets dévastateurs de l'alcoolisme, les anarchistes boivent ! Et pourtant, le médecin Fernand Elosu, le rédacteur de l'article sur « l'Alcoolisme », enfonce le clou : « L'alcool constitue un poison dont l'ingestion quotidienne à petite dose crée le petit alcoolisme, à haute dose le grand alcoolisme. ». Ce qui n'empêche pas que le statut du vin en France reste à part et toujours aujourd'hui bénéficie d'un statut privilégié. L'amateur de vin n'est pas un drogué, c'est un érudit ou un esthète dont l'ivresse légère est une marque de bon goût.

Erwan Sommerer s'élève contre cette assertion. Pour lui, « le « bon » vin ou le « grand » vin n'existent pas. Ils résultent d'un préjugé culturel forgé de toutes pièces dans le cadre du développement d'un sous-secteur privilégié du marché de l'alcool. Ce sont des conventions sociales contingentes qui relèvent d'une addiction intellectuelle et qui n'ont d'autre réalité que celle que les buveurs veulent bien leur prêter. Il s'agit ni plus ni moins d'un dressage culturel associé à un discours marketing intériorisé. » Pas de quartier !

A l'opposé se trouvent les tenants de l'hédonisme révolutionnaire qui peut avoir un caractère subversif, notamment dans un régime d'ordre moral où les individus sont incités à adopter des comportements rigoristes. Mais ce n'est manifestement pas la tasse de thé - si l'on peut dire ! - de l'auteur qui conclut en qualifiant la dépendance à l'alcool de « bastille dont la persistance même empêchera qu'une révolution soit complète et dont la démolition est affaire de souveraineté sur soi. »

C'est dit !